plus ou moins fondées. Eh! messieurs, occupez-vous un peu moins du passé et davantage du présent et surtout de l'avenir. Nul ne saurait empêcher les fautes de la République ou de l'Empire, ni faire que ce qui s'est passé soit oublié tout-à-fait. Le mieux serait de ne s'en souvenir que comme d'un exemple.

Il y a un député qui est en train de se faire une réputation à rendre jaloux tous ceux qui ont la spécialité des interruptions, c'est M. Vendre. Voilà un honorable qui n'entend pas raillerie, et qui a la prétention de ne laisser porter aucune atteinte à la dignité de la Chambre. Un de ses collègues l'a déjà appelé « la mouche du coche ».

Savez-vous pourquoi M. Rouher a été mandé aux Tuileries, lundi? L'Empereur l'a chargé, dit-on, de préparer un projet de sénatus-consulte sur la Régence. Il serait déposé dans le courant de janvier.

M. de Metternich est de retour; il doit remettre demain ou dimanche à l'Empereur une lettre de François-Joseph. Il n'est pas indifférent de constater l'entente qui s'affirme entre la France l'Italie et l'Autriche, au moment où les souverains de Russie et de Prusse échangent des témoignages de sympathie.

Enfin M. Darimon a une fonction: le voilà nommé commissaire spécial près du Conseil supérieur du Commerce.

Un certain nombre de négociants du quartier de Bercy ont invité les députés de la Seine à assister à une réunion privée qui aura lieu demain.

On y rédigera une interpellation qui sera déposée la semaine prochaine au Corps législatif, et qui proteste contre différents actes de la Préfecture de la Seine.

On me dit que la Chambre vient de valider les élections de MM. Le Cesne et Argence.

CH. CAHOT.

BOURSE DU 17 DÉCEMBRE.

La hausse a continué ses progrès aujourd'hui, mais toutes les valeurs sont loin d'avoir le même élan. Quelques-unes, comme le Lyon, le Lombard et l'Autrichien ne montent que difficilement, en vertu de la solidarité qui lie toutes les valeurs du marché. La Rente et le Foncier font des progrès sensibles; le 3% arrive à 72.45 et ferme à 72.60, après 72.50. A 3 heures 1/2 on offre à 72.52 1/2, mais le Foncier qui ferme sur la cote officielle à 1715 est encore demandé à ce cours. Les actions de cette société sont d'autant plus sensibles à la spéculation qu'elles sont nominatives et que le moindre mouvement de titres les fait baisser ou hausser rapidement. — L'Italien est un peu mieux mais il faut s'en défier.

CELLIER.

Echos parlementaires.

Peuple! deux mots, je te prie. J'ai l'honneur, ô mon souverain, de t'aviser que tes mandataires font la grasse matinée et en prenant un peu trop à leur aise. Il est deux heures et demie, et j'ai compté trente-cinq députés dans la salle.

On n'est pas en nombre suffisant pour commencer les travaux. Le président, M. de Talhouët, en gémit. M. Rochefort lui-même n'assiste pas à la séance.

Encore lui? A la fin, c'est insupportable. M. Girault, député du Cher et meunier, moud encore une petite observation au procès-verbal, en faveur de ses électeurs.

Eh! bien oui, ils sont tous beaux, tous jolis à croquer vos électeurs! — Toutes les femmes de l'arrondissement de Saint-Amand sont des Vénus de Milo et tous les hommes rappellent à la fois l'Apollon du Belvédère et l'Hercule Farnèse.

C'est entendu? Mais, pour l'amour de Dieu, qu'il n'en soit plus question.

Le thermomètre marque 37 députés! Impossible de rien commencer de sérieux. Tous les députés qui sont avocats sont retenus au Palais. Le mur mitoyen donne en ce moment.

C'est fâcheux; car ces messieurs n'ont plus ni voix ni force lorsqu'il s'agit de prendre la Bastille.

Causons en attendant, de nos petites affaires.

— Ce matin, M. Clément Duvernois a été reçu aux Tuileries et chaudement félicité par le chef de l'Etat.

— Le quatrième bureau a conclu par douze voix contre dix à l'annulation de l'élection de M. Rouxin, député officiel d'Ille-et-Vilaine.

— On va l'invalider? — Le malheureux! il faut qu'il soit bien innocent pour qu'on se montre aussi sévère à son égard.

— Il paraît que M. Thiers a fait, à cette occasion, un long et important discours. Et le thermomètre? Il indique cinquante-sept députés. Continuons notre conversation.

— Pourquoi M. Vendre, député de l'Isère, président du club républicain de Grenoble en 1848, est-il toujours en colère?

— Le nouveau ministère est formé. C'est fini. M. de Forcade n'est plus qu'une ombre de ministre occupant l'ombre d'une place.

— Successeurs? — MM. Emile Ollivier, Daru, de Talhouët, Segris, le général Lebouf, l'amiral Rigault de Genouilly et peut-être M. Magné.

M. Magné? je le croyais sorti. Il est donc rentré?... le voilà à son banc.

Que dit le thermomètre? 122 députés.

M. Estancelin va attaquer l'élection de M. Calvet-Rogniat. L'orateur étale des rames de papier sur le tribunal. Ce sont les pièces à conviction.

Il pétille d'esprit, M. Estancelin. Ses discours ressemblent à des charges de cavalerie légère. Il opère en fourrageur la pointe en avant, hardiment.

Il sera long. Une seule élection est à l'ordre du jour. Il faut bien tuer le temps.

Nou! grâce, c'est affreux. Epargnez-nous. Nous avons déjà entendu tout cela dans les élections précédentes.

Un sous-préfet qui écrit aux juges-de-peace pour leur enjoindre de faire au candidat officiel une réception chaude et brillante. Bagatelle!

Des instituteurs transformés en « espions communaux ». Aimable plaisanterie. Un inspecteur ordonnant aux institutrices de faire voter pour le candidat administratif.

Joyusetés!

Il est bon, M. Estancelin. Il demande à la majorité si, au récit de tous ces scandales, elle ne sent pas le rouge lui monter au front?

A votre âge et avec votre esprit, M. Estancelin, poser des questions aussi naïves!

Un homme furieux, c'est M. Vendre, président des clubs républicains de Grenoble en 1848, et pour le moment, Arcadien.

Un joli incident. On se plaint que les protestations contre les élections ne soient pas revêtues de signatures validées.

Comment en serait-il autrement? demande M. Estancelin.

On proteste contre un maire. Le maire refuse de valider les signatures. On va chercher l'huissier. L'huissier y regarde à deux fois. Enfin, il se décide et va trouver le juge de paix.

— Vous feriez mieux, lui souffle à l'oreille le magistrat, de ne point vous mêler de cet affaire, Et va te promener!

Voici les coups de poing de la fin. Une lettre du juge de paix aux électeurs de sa juridiction. Date: 21 mai. Titre: Un dernier mot au dernier moment.

Résumé. M. Calvet-Rogniat est l'ami de l'empereur. L'empereur est l'ami de M. Calvet-Rogniat. Vous êtes les amis de l'empereur.

Donc vous êtes les amis de M. Calvet-Rogniat. Les amis de nos amis sont nos amis! Tuons le veau gras et qu'il n'en soit plus question.

Pourquoi M. Vendre, président du club républicain de Grenoble en 1848 et pour le moment Arcadien, est-il toujours en colère?

M. Estancelin voit que les arguments les plus décisifs ne produisent aucune impression sur l'assemblée.

Le moment lui paraît bien choisi pour glisser une petite proposition.

Je n'ai pas l'espoir de voir invalider cette élection.

— Ça: c'est bien! Je propose donc de valider en bloc toutes les élections.

Ah! mon Dieu! un tiers de la Chambre se lève en fureur. M. Guilloutet m'apparaît comme le tombour-major de cette colonne d'attaque.

Quels cris! à l'ordre! à l'ordre! M. Estancelin ne s'émeut pas beaucoup. Mais M. de Talhouët est aujourd'hui d'une partialité évidente.

Ce que c'est que d'être presque ministre.

M. Calvet-Rogniat monte à la tribune. Il doit parler deux heures.

Que dit le thermomètre? Il est redescendu. Il ne marque plus qu'une soixantaine de députés.

Six heures. Un commissaire du gouvernement bondit à la tribune. Un sylphe, quoi!

Profil remarquable. Guizot dans une pièce du Palais-Royal, dans la Cagnotte, par exemple! M. de Pont-cassé, orateur politique.

Qu'est-ce qu'il dit? Ça m'est bien égal. C'est toujours la même chose.

L'intérêt languit. Heureusement, M. Crémieux a son petit incident.

Il interpelle M. Duvergier, garde des sceaux.

Il trouve qu'on fait jouer à la magistrature et aux juges un drôle de rôle, peu fait pour augmenter la considération distinguée avec laquelle on a l'honneur d'être leurs infortunés justiciables.

Reprise de l'orage. Musique de Richard Wagner!

Le bugle en si bémol de M. Dugué de la Fauconnerie rivalise avec le Contre-Bombardement en mi bémol sépulcral de M. Guilloutet. M. Zorn de Bulach fait de louables efforts pour faire entendre son saxophone. M. de Talhouët a transformé sa sonnette en chapeau chinois.

On se croirait dans l'institution Pédeloup, — Padeloup veut-je dire.

Mais non. Pet de Loup est sévère, mais juste.

Et M. Calvet-Rogniat? Eh bien!

E-st-il valide? Il doit l'être, et en tout cas, il mérite de l'être. (Gaulois).

Les Traités de Commerce

La remarque a été faite que plus s'accroît la lutte engagée contre les traités de commerce, plus s'accroît aussi la résistance à toute modification profonde et vraiment sérieuse dans le ministère. Toute une pensée politique est en jeu dans ces malencontreux traités, et si M. Rouher n'est plus là ostensiblement pour les défendre, ne faut-il pas que sa tâche soit du moins remplie par son alter ego, M. de Forcade? Le secret de ce qui se passe est là. Il ne faut pas que le traité anglo-français soit dénoncé, même éventuellement et conditionnellement, avant le 4 février. Et pour cela, opposition aussi prolongée que possible à l'éloignement de M. de Forcade, et même à toute réduction de son influence dans le cabinet. Puis, s'il fallait, de guerre lasso, se résigner à ce sacrifice, opposition, sourde d'abord, pour donner le change et endormir les intérêts, et acharnée aux derniers moments pour l'assaut définitif. Tel serait l'in-*petto* de la situation, si l'on en croit les expérimentés de la Chambre et nous la croyons trop bien fondée, en effet, sur l'expérience du passé, pour ne pas nous presser de consigner ici ces réflexions, ne fût-ce qu'à titre de sérieux avertissement pour les amis du travail national. Chaque jour gagné d'ici au 4 février est presque déjà une victoire: il faut qu'ils se le disent. (Journal de Paris.)

Les libre-échangistes viennent de faire une recrue. M. Raspail a promis par lettre de se rendre au meeting qui va avoir lieu à Paris pour le maintien des traités de commerce.

Petite Chronique.

La nouvelle à sensation du jour est due au *Reveil*. M. Delescluze affirme qu'il se trace en ce moment une intrigue orléaniste, fort bien ourdie, qui entraînerait au besoin la majorité du Corps législatif, sans compter une partie de la gauche, et que le manifeste du *Journal des Débats* est une perfidie pure et simple. Le journal des Bertin deviendrait l'organe des faux bonapartistes. Tout cela est très-compiqué. Evidemment le *Journal des Débats* répondra à cette accusation inattendue.

L'ordre de Saint-Georges, qui vient d'être conféré au roi de Prusse, est celui dont les statuts primitifs ont été, de tous les ordres européens, le plus sévèrement respectés. Ils portent, comme premier article, que le grade suprême ne peut être donné qu'à un général ayant remporté une grande victoire suivie d'un traité avantageux.

Deux souverains se trouvaient dans ce cas: Napoléon III et Guillaume de Prusse. L'un des deux, parait-il, aurait reçu avec plaisir cet ordre d'exception. On dit même que son ambassadeur était chargé de le demander pour lui. Mais il fut répondu à l'ambassadeur par la nomination connue, toute contraire à celle qu'il espérait.

Depuis 1815, la première classe de l'ordre de Saint-Georges n'a été conférée que trois fois, au duc de Wellington, au comte Paskewitch et au maréchal de Radetzki. L'unique titulaire vivant est le roi Guillaume.

Ce n'est pas le czar seul qui juge du mérite des candidats; c'est le conseil de l'ordre avec lui. Mais n'y a-t-il pas là un fait digne de remarque que jamais les membres de ce conseil ne dérogeaient aux statuts pour flatter les autocrates?

EDMOND DUVAL

Chronique Locale

Nous recevons la lettre suivante: Roubaix, le 18 décembre 1869.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu avec intérêt le remarquable rapport présenté au Comité des teintures et apprêts, dans sa séance du 14 courant, par Monsieur le secrétaire-adjoint de la Cham-

bre syndicale. Une des questions qui se sont exposées d'une manière générale avait déjà fait l'objet de mes propres préoccupations, et il ne sera peut-être pas sans utilité pour vos nombreux lecteurs de connaître ce que m'a répondu un chimiste très compétent, M. J. Ortlieb, de Lille, que j'avais cru devoir consulter à cet égard. En vous priant d'insérer sa lettre dans un de vos prochains numéros, je vous présente, Monsieur le Rédacteur, mes salutations les plus empressées.

UN ABONNÉ.

Lille, le 30 novembre 1869.

Monsieur,

Vous m'avez demandé de déterminer l'origine des taches nombreuses qui se manifestent sur certains tissus de votre fabrication.

Les idées que vous m'avez exprimées à cet égard m'ont vivement intéressé, et j'ai voulu m'en rendre un compte exact au moyen de quelques expériences.

Voici les résultats auxquels je suis arrivé; ils vont au delà de vos prévisions, tout en les confirmant.

D'abord je vous marquerai mon étonnement de rencontrer parmi les tissus de la fabrication roubaissienne, dont la réputation s'étend si loin, des assemblages aussi périlleux.

Ainsi, d'une part, dans les pièces en question, je trouve associées à une couleur des plus impressionnables avec acides, le Gris-Lilas au campêche sur coton, des laines couleurs mode sortant toutes de bains acides et qui ne sont même pas lavées, c'est-à-dire possédant l'action la plus énergique sur la couleur du coton avec lequel elles se trouvent en contact.

En second lieu, le Gris-Lilas au campêche employé dans de telles conditions est essentiellement altérable, tandis que d'autres procédés de teinture peuvent fournir la même couleur tout aussi vive, mais en même temps très solide.

Voici les résultats que m'ont donné vos trames à l'analyse; leur teneur en acide libre a été évaluée en acide sulfurique à 66° et la proportion calculée pour 1 kilogramme de laine:

Trame n° 1	44 gr. 07 soit	1.107 0/0
» 2	6 » 16	» 616 »
» 3	6 » 80	» 680 »
» 4	6 » 00	» 600 »

Telle est donc l'acidité des laines que vous avez employées dans cette circonstance.

En parallèle avec l'acidité de vos trames, voici ce que j'ai trouvé pour la résistance de la couleur de votre chaîne coton à cette action:

Il suffit de la présence de 2 grammes d'acide dans un hectolitre d'eau pour faire passer au jauné tout le coton Gris-Lilas que l'on pourrait imprégner de cette dissolution.

Par conséquent moins de 200 grammes de la trame n° 1, par exemple, plongés dans le même volume d'eau, donneraient cette même acidité et par suite un résultat identique. On comprend dès lors aisément comment la moindre trace d'humidité a réagi sur un assemblage de matières aussi scabreux.

L'influence de la pluie, du brouillard même, amènera nécessairement une détérioration rapide dans vos nuances et en même temps dans la solidité de votre étoffe.

A qui s'en prendre d'un aussi déplorable résultat? Suivant moi, coupable est le teinturier qui a négligé toutes les ressources de son art, mais coupable aussi, tant envers lui-même qu'envers la consommation, est le fabricant qui ne s'est pas préoccupé du degré de solidité de ses couleurs et de la ramière incomplète dont a été opéré le lavage de la matière première.

Je ne saurais admettre la raison d'économie pour des étoffes de la valeur de celles que vous m'avez soumises. D'ailleurs noblesse oblige. Votre ville s'est fait dans l'industrie une si haute réputation qu'elle doit avoir à cœur de la conserver, et il me semble, si je me mets au point de vue du consommateur, que la belle apparence d'un tissu est bien peu de chose si elle est, à ce point, éphémère.

Pardonnez moi, Monsieur, cette critique

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 19 DÉCEMBRE 1869.

— 45 —

TRISTAN DE BEAUREGARD

PAR LE

MARQUIS DE FOUDRAS.

(Suite)

XXV.

LES DEUX AMOURS.

La matinée du lendemain s'écoula paisible pour les habitants du château. C'était la veille du jour où Tristan attendait toutes les personnes qu'il avait invitées à son ouverture de chasse, de sorte qu'Alliette et lui avaient mille préparatifs à faire pour recevoir leurs hôtes d'une manière conforme aux désirs du jeune comte. Le château nouvellement restauré devait être inauguré dans cette circonstance, et Tristan mettait un grand prix à donner une haute idée de son hospitalité. Le pauvre jeune homme se flattait qu'il allait traiter des amis, et sa haute intelligence ne l'avertissait pas que ceux qu'on appelle des amis sont presque toujours des juges: il y a des natures qui ne soupçonnent jamais l'en-

vi; peut-être est-ce parce qu'elles sont trop orgueilleuses pour éprouver cette passion des âmes basses.

Comme sept heures sonnaient, Tristan, suivi d'un domestique, sortit du château à cheval; il avait dit à Alliette qu'il était fatigué de tous ses tracés de la matinée et qu'il allait faire une promenade de quelques heures, pendant quelle mettrait la dernière main à leurs dispositions pour la réception du jour suivant.

On devine que la promenade de Tristan ne s'étendit pas plus loin que la grille de la maison du docteur.

On était à la fin d'août, et le jour commençait à baisser; on eût même dit que la nuit était déjà venue, car le ciel, couvert de nuages épais et noirs, n'envoyait à travers ce voile qu'une lumière douteuse, semblable à un crépuscule d'hiver. De temps en temps seulement un éclair brillait à l'horizon et illuminait passagèrement les objets, qui retombaient bientôt dans une demi-obscurité pleine de mélancolie. L'atmosphère était chaude et accablante, et quoiqu'on vit dans l'éloignement des nuages de poussière, sans doute soulevés par le vent, autour de la maison du docteur tout était si calme, que les femmes les plus légères, les fleurs les plus délicates ne frémissaient pas sur leurs tiges. Quelques-unes des dernières avaient déjà fermé leurs calices, mais c'était peut-être la nuit plus que la tempête encore lointaine,

qui les faisait obéir à ce mystérieux instinct de prudence. On en pouvait dire autant des oiseaux qui traversaient l'espace d'un vol si rapide que l'œil de Tristan avait de la peine à les suivre.

Ce spectacle avait une grandeur triste qui saisit l'âme du jeune Beauregard, et ce fut sous cette impression qu'il entra dans le jardin des Briant, après avoir donné l'ordre à son domestique de l'attendre avec ses chevaux à quelque distance.

La porte de la maison était ouverte, et dans la première pièce que Tristan traversa, il ne trouva personne pour le recevoir. Convaincu que le docteur avait emmené sa fille chez M. Ragonneau et que madame Briant l'attendait dans le salon, cette solitude ne l'étonna pas car rien n'était plus naturel que, dans l'attente d'une conférence secrète, la maîtresse de la maison eût pris ses précautions pour n'être pas dérangée.

Tristan entra donc dans le salon sans hésiter.

A milieu de la demi-obscurité qui y régnait, il crut distinguer la forme incertaine d'une femme assise sur un canapé à l'autre extrémité de l'appartement:

— Vous voyez, madame, que je suis exact — dit-il, en se dirigeant de ce côté.

— Monsieur de Beauregard! — s'écria une voix que Tristan reconnut à l'instant même pour celle de Corinne.

— Pardon, mademoiselle — dit-il en s'ar-

retant brusquement — c'est madame votre mère que je cherche.

— Ma mère, monsieur! Mais elle est absente: mon père et elle sont allés dîner chez un de nos amis... je les attends d'un moment à l'autre.

A cette parole, Tristan crut d'abord de bonne foi que le docteur avait exigé que sa femme l'accompagnât, et que cette dernière n'avait pas eu le temps de l'avertir de cette circonstance qui était cependant d'une certaine gravité.

Puis il réfléchit presque aussitôt qu'il ne serait pas impossible que madame Briant eût voulu lui ménager une entrevue avec sa fille, dans un but qui échappait, à sa pénétration, prise au dépourvu.

Cette inspiration, à laquelle se joignit bientôt la pensée que ce serait une accusation contre lui, si au point où en étaient les choses, il semblait redouter une entrevue avec Corinne, le détermina à rester quelques instants, sauf à éviter tout ce qui pourrait entraîner la conversation sur un sujet embarrassant.

Mais cette réserve ne serait-elle pas aussi accusatrice que sa retraite? telle fut la seconde pensée de Tristan.

Il y avait d'ailleurs dans cette rencontre fortuite, dans le mystère de l'heure, dans la mélancolie de la situation, quelque chose qui frappa si vivement l'imagination du jeune comte, que sa volonté un moment incertaine

devint à l'instant même inébranlable.

Il se rapprocha de Corinne, et, sans attendre qu'elle l'y invitât, il prit un siège et s'assit en face d'elle.

— Ce n'est pas vous que je cherchais — lui dit-il d'une voix affectueuse et triste — mais puisque je vous ai rencontrée, je ne laisserai pas échapper cette occasion de vous ouvrir mon cœur.

— Je le connais, monsieur de Beauregard — répondit Corinne — et puisque je n'ai plus rien à apprendre, vous me feriez plaisir de vous retirer.

— On m'a donc calomnié près de vous? — demanda Tristan avec plus de vivacité que de prudence.

— En aucune façon.

— Alors pourquoi cet accueil? Que vous a-t-on dit de moi?

— On m'a dit que vous aviez demandé ma main. Cela me semble suffisant pour désirer que jusqu'à ce que les choses soient plus avancées qu'elles ne le sont, nos entrevues n'aient lieu qu'en présence de ma famille.

— Mais vous ne m'aimez donc pas? — C'est une question à laquelle je répondrai peut-être, quand vous m'aurez prouvé que vous m'aimez vous-même; mais, encore une fois, monsieur de Beauregard, retirez-vous, je vous le demande en grâce!

— Autrefois vous étiez moins sévère pour moi. La suite au prochain numéro.